Lettre de Càrlos Docteur à Émile Zola du 22 mai 1897

Auteur(s) : Càrlos Docteur

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

14 Fichier(s)

Les mots clés

avis littéraire, Espagne, Paris

Relations

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Citer cette page

Càrlos Docteur, Lettre de Càrlos Docteur à Émile Zola du 22 mai 1897, 1897-05-22.
Édition des lettres internationales adressées à Émile Zola.
Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)..
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384

Présentation

GenreCorrespondance
Date d'envoi1897-05-22
AdresseLa Colonia de Carabanchel, Pasaje del comercio, Madrid (Esp)

Description & Analyse

DescriptionTémoignage d'admiration et demande de l'avis du maître au sujet d'un petit texte et d'un ouvrage écrits par le destinateur. Il est au courant des nouvelles personnelles et littéraires sur Zola par la lecture des numéros de la presse français, dont le «Journal».
NotesMention d'un "petit texte", récit d'un "épisode shakespearien" survenu à Malaga, joint à la lettre : "Justice" (12 pages manuscrites), une histoire d'amour entre un menuisier et une fille d'ouvriers dédaigneuse des gagne-petit, fin tragique ; construction, diégèse et style pastichant le maître

Information générales

LangueFrançais
CoteESP 1897_05_22
Éléments codicologiques Photocopie de la lettre originale manuscrite, sans enveloppe, quatre pages
SourceCentre d'étude sur Zola et le naturalisme

Informations éditoriales

Éditeur de la ficheCentre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).
Mentions légales

- Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Image : Document reproduit avec l’aimable autorisation des ayants droit d'Émile Zola. Toute reproduction du document est interdite sans autorisation des ayants droit. Les demandes peuvent se faire à l'aide du formulaire de contact.

Contributeur(s)

- Delair, Hortense
- Vieira, Célia

Notice créée par Richard Walter Notice créée le 20/09/2017 Dernière modification le 21/08/2020

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

m'en tenir : j'ai trente-huit ans. — J'ai été retenu surtout, par un respect profond, presque débilitant, envers les maîtres, les vraiment grands. La terreur — c'est le mot — m'a longtemps paralysé ; je suis très enthousiaste, et simple, humble en même temps ; jamais je n'aurais osé poser la plume sur le papier avant de croire arrivé le moment de suivre mes dieux — de loin —, mais dans leur voie.

Puis, cette atmosphère lourde d'ici, dans laquelle flottent des fresques, est épuisante. —

Veuillez, je vous prie, me pardonner ces nombreuses lignes ; mais comprenez mon état d'esprit.

— Si on insérait cet article, voudriez-vous faire dire que l'on m'en envoyât quelques numéros ? — Que je voudrais qu'il vous plût ! ....

Quoi qu'il en soit, et toujours, je suis, Maître, de votre puissant génie, l'admirateur fervent.

Carlos Docteur.

— J'oubliais : Seriez-vous assez bon pour me faire envoyer un exemplaire de "Nouvelle Campagne", votre dernière collection d'articles, livre annoncé dans les journaux. J'ose espérer que vous voudrez bien le signer, ainsi que d'autres déjà offerts par vous, et que je conserve précieusement.

La Colonia de Carabanchel — Pasaje del Comercio — Madrid.

COLLECTION J Emile-Zola Reproduction Interdite

Madrid, 22 mai 1897.

Maître,

Un paquet de journaux français, parmi lesquels des numéros du "Journal" m'ont appris deux choses : d'abord que l'accident de voiture n'a pas eu de suites fâcheuses, puis que vous avez déjà fait plus de la moitié de "Paris", lequel livre sera encore un magnifique chef-d'œuvre, malgré un petit monsieur du nom de Brunetière qui vivra quelques jours, après sa mort, — dans le souvenir de sa famille —, et qui retournera au néant sans être parvenu, je l'espère, à ressusciter la littérature à perruque.

Enfin, le texte français : "Une jeune femme amie de Mme Zola ..." — au lieu de la version espagnole : "Une jeune fille amie de ma fille ..." —

— Un épisode Shakespearien a eu lieu ces jours derniers, à Malaga, et je lui ai donné [illegible] une littéraire. Je me permets de vous l'adresser

pour que, si vous l'en jugez digne, vous me rendiez le grand service de l'envoyer à quelque bon journal, le "Journal", par exemple. Moi, je ne connais personne pour cela, et vous savez comment en usent les directeurs des journaux envers les inconnus.

Plus d'une fois je vous ai dit, Maître, que j'étais en train d'écrire un ouvrage – il y a déjà longtemps. – Il est achevé de longue date, en notes et fragments, et plus de la moitié a reçu sa forme définitive. Mon désir est de vous demander la permission de vous le soumettre, parce que, si vous trouvez, après lecture, qu'il en vaut l'honneur, je voudrais vous le dédier, ce dont, croyez-le bien, à une poussée d'enthousiasme de mon esprit et à la sympathie de mon cœur envers vous. L'ouvrage est écrit en français et en espagnol, mais l'espagnol ne viendrait qu'après publication à Paris, en français. – J'ai donné lecture des chapitres faits à quelques hommes remarquables de Madrid, écrivains, artistes; et tous ont été unanimes: l'ouvrage est bon. – Mais il reste un suffrage à obtenir, celui du Maître, celui de Zola. Lisant, je comprends que j'ai été ennuyeux et peu flatteur envers ces Messieurs d'ici; après chaque lecture, je demandais, avec insistance, plusieurs fois: Que croyez-vous qu'en pensera Zola ? – Enfin, j'espère le savoir bientôt, ce qu'en pensera le grand et cher Maître. (A propos, il y a, dans ce livre, un personnage, Pierre, que peut-être ne tarderez-vous pas à reconnaître, dès le commencement.)

Je n'ai jamais eu d'arrière-pensée à votre endroit; voilà des années que je proclame, à toute occasion, votre génie et votre gloire. – Mais, à qui s'adresser si ce n'est à ceux qui vous disent vous vouloir du bien. – Me voici éloigné de mon pays, pour des raisons de famille; mais, comme je suis français, élevé en France, nourri de la littérature française, et que je désire me faire connaître à Paris, je m'adresse à vous, pour l'abréviation des premiers pas, les plus difficiles. – Du reste, il est grand temps de savoir à quoi

1

Justice.

(authentique.)

Par la porte vitrée, dont Rose venait d'ouvrir les volets, un flot de gai soleil était entré dans la pièce, pénétrant jusqu'à la chambre à coucher. Julien, éveillé depuis plus d'une heure, savourait, minute par minute, le plaisir d'être ainsi étendu dans les draps frais, à la place même qu'avait occupé sa femme. Tous les matins, dès que Rose se levait, il se glissait ainsi, à côté, dans l'enfoncement tiède et sentant bon qui gardait l'empreinte de cette belle fille qu'il adorait. — Un long murmure sans cesse renaissant, parti de loin, venait mourir, à de courts intervales, à quelques pas de la maison.

Et Rose entra, appela paresseux le jeune homme, l'invita à se lever pour que la bonne pût nettoyer, remettre en ordre l'appartement. Pendant quelques minutes il la regarda, belle, fraîche, gaie, dorée par le soleil; puis, Julien se leva, et tout de suite il ouvrit la porte vitrée; alors, entourant d'un bras la taille de sa femme, il l'entraîna au balcon. La mer s'étendait, immense, interminable, toute bleue; les vagues, berçaient légèrement la plaine de leurs ondulations, bergaient du doux rythme de leur chant monotone des petites barques déployant leurs ailes sous la caresse vivifiante du ciel, flamboyant de lumière chaude, dans le bruissement de cette admirable matinée de Mai, toute pleine de l'exubérance de vie qui caractérise les côtes du Midi.

Elle, au bout d'un quart d'heure, voulut rentrer; mais il la retint.

COLLECTION J Emile-Zola Reproduction Interdite

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

qu'avait-elle à faire ? Il ne restait que trop de temps devant eux pendant lequel ces douces heures, indéfinissables chez les riches, n'embelliraient que par le souvenir leur existence ... ; donc, maintenant, il fallait profiter de l'occasion. Et Julien pressait amoureusement la taille de Rose, jamais rassasié, jamais las des caresses qu'il prodiguait à la belle fille, comme s'il avait craint qu'un malheur quelconque l'arrachât de ses bras, pour toujours, le laissant, lui, blessé de mort.

Voilà deux ans, maintenant, qu'il l'avait connue. Un jour, vers midi, au moment où il quittait son travail, il la vit passer ; et, depuis cette minute, il était devenu fou, fou d'amour. Il l'avait suivie, craintif : était-elle libre ? Puis, quand il l'eût accompagnée de loin jusque chez elle, et qu'il se fût peu à peu renseigné, il n'eut plus qu'une pensée, un clou planté dans son cerveau : l'épouser. — Ç'avait été une rude entreprise. La fille, toujours bien mise, avait tout d'abord semblé se détourner de son aspect d'ouvrier. Julien était menuisier, il gagnait quatre francs par jour. Son patron, qu'il n'avait jamais quitté depuis son entrée dans cet atelier comme apprenti, l'aimait beaucoup ; le garçon était travailleur, habile, ne buvait pas. — Et Julien avait soigné davantage sa tenue, désespéré de ne pouvoir, malgré une propreté laborieuse, effacer de ses mains les traces que les résines et les couleurs avaient imprimées dans ~~[illegible]~~ sa peau depuis des années, renouvelant tous les jours, par le travail, la tare de leurs stigmates.

Peu à peu, cependant, vaincue par la force impérieuse qui jaillit d'un amour vrai, profond, Rose, poursuivie, obsédée par les supplications du jeune homme, finit par céder, par lui promettre sa main, bien qu'elle regardât encore dédaigneusement les pauvres quatre francs que son

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

amoureux pouvait lui offrir chaque jour. Elle n'avait aucune espèce de fortune, ses parents travaillaient aussi de leurs mains pour vivre ; et ce dédain que la belle fille, toujours bien mise, sentant bon, les mains blanches, éprouvait encore un homme de sa classe, un ouvrier honnête et travailleur, bel homme avec cela, aurait dû faire réfléchir le menuisier. Mais il était éperdument épris de Rose, en arrivant jusqu'à la vouloir ainsi, belle, simplement, sans plus, n'ayant pas besoin de salir ses jolies mains parfumées : il travaillerait pour deux, lui, elle serait son idole adorée.

Aux désirs pressants de Julien, lui demandant de ne pas prolonger davantage le temps des fiançailles, elle répondait, chaque fois, que rien ne pressait, heureuse de l'adoration du jeune homme, bien que celui-ci l'assurât d'un amour toujours égal. Puis, elle en revenait à la question d'argent : que faire, avec quatre pauvres francs ? Et les frais d'installation, la maison plus grande, d'autres bouches à nourrir...

Le menuisier fit part à son patron de son prochain mariage, le priant de chercher à l'aider, en lui confiant des travaux extraordinaires qui lui permettraient de mettre quelques sous de côté, pour l'entrée en ménage.

Mais, deux mois après, Julien reçut une lettre : un parent lui laissait, en mourant, mille francs. Mille francs, d'un coup, c'était la fortune ; c'était leur bonheur enfin possible. Son cœur ne pouvait contenir tant de joie ; il éclatait ; tout de suite, la belle Rose apprit l'heureuse nouvelle.

Ils se marièrent. Avec l'argent qu'il avait épargné, joint à celui produit par ses travaux extraordinaires, le menuisier acheta quelques meubles, et fit des cadeaux à sa femme ; ce fut elle-même qui les choisit,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

couvrant de clinquant sa gorge, ses mains, ses oreilles.

Par un sentiment de délicatesse amoureuse, il avait voulu que les effusions de leur tendresse eussent un décor magnifique et toujours neuf : il avait loué un petit appartement au bord de la mer, sur laquelle se pendraient les deux balcons de leur nid. Ainsi, pensait-il, sans cesse l'harmonie de sa voix nous bercera. Derrière eux ils avaient laissé la ville, avec ses bruits, sa fumée, sa misère ; tandis que sous leurs yeux, à perte de vue, s'étendait l'interminable déroulement des vagues, sous le vaste ciel ; là, dans cette jolie cage qui semblait, du dedans, flotter sur l'eau, ils pourraient contenter à leur aise toute leur gourmandise d'oiseaux affamés d'amour.

Enfin, elle était à lui, cette Rose, cette superbe fille tant désirée, si ardemment convoitée, surveillée avec la crainte jalouse d'un événement quelconque, peut-être d'un caprice à elle qui l'aurait jetée dans les bras d'un autre... Maintenant, c'était fini ; elle était à lui, à lui seul, pour toujours.

La possession jamais ne le lassait ; chaque fois était neuve pour lui la caresse faite à ce corps magnifique. La peau fine de brune sur laquelle un rayon de soleil semblait s'être fondu, les yeux noirs et grands, les longs cheveux, les dents blanches, les lèvres fraîches et sensuelles, la démarche ferme, incitante, la voix, le geste, le regard, il lui semblait découvrir toutes ces merveilles affolantes chaque fois que ses yeux contemplaient la tentante créature, sa femme !

La première semaine était partie, comme dans un rêve, sur l'aile légère d'un baiser. Rose se laissait adorer, et, ardente, rendait à Julien les ivresses de son amour passionné. Tout d'abord, le menuisier

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

avait pensé prendre quinze jours de vacances, quinze belles journées ensoleillées ; mais, à l'expiration de la date fixée, un grand chagrin l'avait envahi ; il ne pouvait s'éloigner de Rose. Outre un besoin de cœur et de chair qui le tenait rivé à elle, il lui semblait que son idole pouvait disparaître, s'évanouir comme fumée. Alors, tout secoué de frissons, il s'accorda encore une autre semaine, puis une autre : un mois complet. Il avait tout délaissé ; il ne quittait le gentil appartement que pour emmener sa femme, le soir, faire un tour. Ils puisaient dans le tiroir où les mille francs étaient entrés, un jour, au son joyeux des voix argentines des écus. — Ah ! la belle vie, insouciante et heureuse ! de lever tard, manger, se reposer, se promener, boire l'air du large, regarder le ciel, et, entre les interstices de ces occupations, glisser de l'amour, partout. Ah ! oui ... c'était beau : ainsi vivaient les bourgeois, pensait mélancoliquement Julien. Hélas ! les riches pouvaient savourer à leur aise l'amour ; leurs mains étaient blanches ; aucun regard de femme ne tombait sournoisement sur elles au moment où on les avançait, tremblantes de désir, pour une caresse.

Le second mois avait déjà rogé une semaine dans ce doux bonheur. — Une nuit, les yeux ouverts dans les ténèbres, Julien pensait à des choses ; seule la douce respiration de Rose mettait un léger bruit dans la chambre. Par moments, le menuisier songeait à l'avenir, mais vaguement, comme à quelque chose qui l'aurait attendu dans un lointain agréable, vers lequel il marchait sans se causer au gré d'une lame bienfaisante. Il se disait que tout de même sa femme aurait dû lui en parler, de cet avenir, de son travail ... Mais il

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

était grisé, fou d'amour. Non, la belle créature qui dormait à ses côtés n'avait rien dit pour ne pas le chagriner, parce que la grande joie de ces quelques heures était la récompense bien méritée de tant de travail et d'anxiété des longues journées d'antan. - Il trouvait une excuse à tout, quand il s'agissait d'elle. -

Un événement, bien naturel, et qui semblait pourtant loin de la pensée des deux jeunes gens, vint mettre le comble au ravissement de Julien. Un matin, Rose lui annonça qu'elle était enceinte. Il lui semblait que son cœur allait briser sa poitrine ; il regardait sa femme, l'embrassait, l'écartait un peu de lui pour la regarder de nouveau et l'embrasser encore. - Mais, quoi ? elle ne semblait pas aussi heureuse que lui de la bonne nouvelle ?... L'émotion, sans doute, l'avenir incertain qui peut-être hante l'imagination de toute femme lorsqu'elle se sent mère pour la première fois.

Alors, dès ce moment, Rose fut pour Julien un être devant lequel il était en adoration perpétuelle. Il aurait voulu avoir la délicatesse d'une fleur pour la toucher ; parfois il se mettait à genoux devant elle ; dans son cerveau d'ouvrier ignorant perçait cependant une idée, nette, puissante : dans le corps de sa compagne s'accomplissait une œuvre immense ; le monde renaissait ainsi à chaque conception il était, lui, un créateur, un dieu, et ce ventre était l'arche sainte qui pouvait contenir un être supérieur, un sauveur. Tout ceci il n'aurait pu l'exprimer, mais son amour avait affiné sa nature droite.

Le quatrième mois touchait à sa fin. Une après-midi,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

à la tombée du jour, pendant que Rose, dans la cuisine, aidait la domestique à préparer le repas, Julien pleurait comme un enfant. Les mille francs allaient bientôt s'épuiser ; à peine un mois encore, et il n'en resterait pas un sou. Et cette misère arrivait maintenant que la femme adorée était enceinte et qu'il lui fallait plus de soins, une vie tranquille, exempte de soucis... Mais la voix de Rose qui se mit à chanter pendant qu'elle allumait la lampe, le ranima. Puisqu'elle, la plus éprouvée, se montrait joyeuse et acceptait bravement l'avenir, comment lui, un homme, pouvait-il bien éprouver ce découragement, cette peine sans raison, imbécille ? Brusquement, d'un sursaut, il fut debout. Eh bien, il irait le chercher, lui, l'argent ; oui, pour que sa Rosette adorée pût continuer sa vie insouciante et heureuse, il en apporterait, de l'argent ; certes, il savait le gagner. Puis, il y avait son fils, car ce serait un mâle ; son enfant qu'il attendait ! — Ah ! il serait plus heureux que lui, l'autre ; lui était jeune, fort, et il travaillerait dur pour que son fils n'eût pas à se salir les mains, pour qu'il pût étudier, suivre une carrière, devenir un monsieur. Dans l'amour de sa compagne et de leur enfant il puiserait le courage de chaque jour. Pendant qu'il serait, lui, à ouvrer rudement le bois, ces êtres adorés n'auraient qu'à regarder la mer et rire, tout le jour, caressés par les flots d'en haut, par ce soleil qui avait mûri si splendidement la beauté de Rose.

Après tout, il aurait passé cinq mois heureux, dans un enchantement dont le souvenir lui conserverait le cœur, ainsi qu'un baume, contre toutes les pourritures.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

3

— Chérie, dit un soir Julien à sa femme, en revenant de leur petite promenade habituelle ; je te demande d'avoir du courage ; des mille francs il en reste trente ; mais ne te chagrine pas, demain je retourne à mon travail ; tu sais que je gagnais, ~~avant~~ avant, quatre francs par jour ; je vais taper dur sur la besogne pour apporter un appoint à ce salaire. Ce n'est pas grand chose, mais, tout de même, beaucoup qui valent autant et plus que nous voudraient l'avoir. Tu es saine, forte ; nous nous aimons bien ; nous sommes jeunes, l'avenir est à nous. J'ai été voir mon ancien patron, et comme il ne conserve de moi que de bons souvenirs, il m'a repris tout de suite.

Dans l'obscurité, Julien ne put voir, heureusement, le regard noir de Rose en entendant ces mots. Mais, comme elle ne répondait rien, son mari la questionna. Qu'avait-elle à dire ?

Rien, elle n'avait rien à dire au pauvre homme dont la gorge se serrait d'angoisse en pensant qu'il lui faudrait passer toute une journée loin de sa belle femme adorée.

Le lendemain, de bon matin, il était donc prêt. Rose, encore couchée, en le voyant avec ses anciens habits de travail, avait fait un geste de dédain, et elle eut de la peine à ne pas détourner la tête lorsque le brave garçon, tout ému, comme s'il partait pour l'Amérique, était venu l'embrasser, au moment de s'en aller. — Le soir, il revenait, fatigué, portant de nouveau l'empreinte de son métier, les stigmates du travail qui avaient toujours ~~tout~~ tant répugné à Rose.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

9

Un mois se passa, puis un autre. Julien travaillait, travaillait, uniquement soutenu par son grand amour, cet amour qui l'aveuglait au point de ne pas se rendre compte de l'indifférence toujours croissante de sa femme. — Un soir, à son retour, il la ~~vit~~ vit toute seule; elle avait renvoyé la bonne. Pourquoi? parce qu'elle lui avait mal répondu. — On en prendrait une autre ... Non, on n'était pas assez riches pour cela, disait froidement Rose.

Et, à deux jours de là, Julien, en revenant tout joyeux à la maison, à grandes enjambées, apportant la grosse nouvelle d'une augmentation de dix sous par jour, n'y trouva pas sa femme. La porte était ouverte; les clefs étaient mises dans leurs serrures, ~~mais~~ mais tous les objets appartenant à Rose avaient été enlevés. — Affolé, il voulut crier, mais ne le put. Tout d'abord, il n'avait pas vu un bout de papier qu'elle avait laissé sur le lit: "Je ne puis "continuer cette vie de misère; je te quitte pour toujours; je retourne "avec mes parents." — Il tomba à la renverse. Au petit jour il revenait à lui et parvenait à se coucher sur ce lit qui le tuait de souvenirs.

La jeune femme se plaignit de son mari qui la traitait mal, disait-elle, et refusa obstinément de ~~est~~ revenir auprès de lui. Quelque temps après, elle accouchait d'un enfant mâle. — Julien le réclama. Sans aucun regret elle abandonna le pauvre petit être que son père confia à une brave femme du voisinage.

Quatre mois après, Rose menait joyeuse vie. Son

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

mari l'ignorait ; pas un écho d'elle n'était arrivé jusqu'à lui, qui, pour sa part, n'avait même plus prononcé son nom ; il s'était voué tout entier à son fils, qu'il adorait.

× × ×

Une après-midi du mois d'août, un homme jeune, grand, fort, d'aspect énergique, suivait la route qui menait au cimetière, hors de la ville.

Il portait sur l'épaule un objet qui excitait tout à la fois une grande pitié et une grande tendresse dans le cœur des passants : une toute petite bière, recouverte d'une étoffe blanche, ornée de rubans roses. Sur l'épaule de cet homme, tout couvert de sueur et dont les pieds, trébuchants soulevaient des nuages de poussière, cette petite bière pesait comme la pierre d'une tombe.

C'était l'infortuné menuisier, qui, voulant boire jusqu'à la lie le calice de ses malheurs, avait tenu à façonner lui-même le cercueil qui enserrait le corps de son petit, qu'il allait déposer dans la terre, de ses propres mains.

Il arriva à une espèce de guinguette célèbre par les rendez-vous amoureux qu'y donnaient les jeunes gens riches de la ville aux belles créatures peu vertueuses. Et c'était un drôle de contraste, sur ce chemin sillonné continuellement par la mort avec son

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

cortège de tristesses et de sanglots, que cette touffe de verdure, toujours peuplée de rires, de chansons et de folles caresses.

Devant la porte, un banc de pierre, au-dessus duquel s'étendait une treille, invitait les passants à un repos, au moins de quelques minutes. Le menuisier, avec des délicatesses de mère, comme s'il eût craint d'éveiller le petit endormi, posa doucement sur ce banc son funèbre fardeau, le temps d'essuyer la sueur qui ruisselait sur ses joues, mêlée à des larmes d'une douleur sans consolation possible.

Plus loin, les chevaux d'une voiture découverte piaffaient, impatients.

Par une fenêtre sortaient bruyamment des rumeurs d'orgie, des notes cristallines de verres entrechoqués; puis, des échos de baisers sonores.

Probablement, le malheureux père n'entendait rien de tout cela; il pensait, sans doute, que c'était maintenant qu'il était resté ~~veuf~~ vraiment veuf, seul au monde, le cœur arraché, le cerveau séché, l'âme vide.

Tout se tut un moment dans la guinguette; puis, soudain, de joyeuses voix de femme, vibrantes de plaisir, jaillirent brusquement par la porte.

Alors, le pauvre homme reprit la petite bière et la chargea de nouveau sur son épaule. Il voulait fuir cette abominable irruption de joie qui lui traversait le cœur de coups de poignard.

Il passait devant la porte au moment où en sortaient

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf

2

Deux femmes superbes, la tête ornée de fleurs, l'œil en feu, un rire provocant sur les lèvres.

Le menuisier frémit, ne pouvant cependant bouger d'un pas. L'une des femmes pâlit, hésita un moment, clouée elle aussi sur le sol.

Les jeunes gens qui les accompagnaient commençaient à se fâcher, pressés de fuir ce spectacle inattendu qui menaçait de gâter la fête, un peu honteux aussi.

— En voiture! en voiture! crièrent-ils enfin, prenant les femmes par le bras.

Celle qui avait pâli à la vue du menuisier ~~revint~~ se remit pourtant, et, d'un pas de somnambule, atteignit le marchepied du véhicule.

Le menuisier lança un rugissement.

— Rose!-cria-t-il-, écoute: c'est ton fils!

Et Rose allait monter en voiture.-Son mari, rapidement, s'approcha. La femme, instinctivement, s'était retournée, pressentant un danger.

— Sacrée p....! regarde: c'est ton enfant!

Alors eut lieu une chose terrible.

Le petit cercueil, enlevé de dessus l'épaule avec la violence de la fureur, fut s'abattit sur le front de la jeune femme, et l'angle où reposait la tête du doux endormi fendit le crâne de la mère.

Deux heures après elle était morte.

Carlos Docteur.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/384?context=pdf